



MUSIQUE. LES STIMULI DE LA PENSÉE ET DE L'OREILLE

Mardi, 26 Mars, 2019

[Pierre Barbancey](#)

De Beethoven à Kagel, le 35e Printemps des arts de Monte-Carlo met en regard ces deux fortes personnalités de la musique.

«Déstabiliser les idées préconçues !» C'est, en quelques mots, le leitmotiv de Marc Monnet, directeur artistique du Printemps des arts de Monte-Carlo, dont on connaît le goût pour l'éclectisme, le mélange des genres et, surtout, cette envie qu'il a de donner à découvrir, parce que, comme il le souligne, «l'art ne doit pas être confortable. S'il l'est, c'est inquiétant». On ne saurait dire mieux. Cette année encore, il s'est engagé dans une programmation qui permet de revisiter des œuvres sous un angle moins académique et a lancé une campagne de soutien à l'Orchestre symphonique de Kinshasa.

On pourrait penser très classiques ces concertos pour piano de Beethoven, joués dans leur intégralité en deux soirées. En réalité, le pianiste François-Frédéric Guy, l'un des interprètes hexagonaux les plus virtuoses, plein de fraîcheur et d'inventivité, est venu diriger, de son clavier, l'orchestre Sinfonia Varsovia. Celui-ci s'est ouvert tout entier à cette approche, se livrant sans retenue à cette invitation. D'un strict point de vue musical, l'expérience est salvatrice. On épouse le cheminement de Beethoven dans son écriture, d'abord influencé par Mozart puis s'en détachant de plus en plus, atteignant un dépouillement impressionnant.

La performance est étonnante, comme si les mains de Guy avaient un don d'ubiquité, explorant les phrasés de Beethoven, labourant les terres de la vie touche à touche, ouvrant un chemin que les

musiciens de l'orchestre suivent, guidés tout autant par le jeu au clavier que par la gestuelle qui rythme l'ensemble. François-Frédéric Guy trouve là de quoi satisfaire ses explorations. « En dirigeant ainsi, le piano entre dans l'orchestre, on est comme une famille », plaide-t-il en remarquant que « cela apporte une cohésion que parfois on n'obtient pas avec un chef ». Facétieux, lui, qui devait d'abord devenir chef d'orchestre avant que la vie n'en décide autrement, parle de « dirjouer ». Il s'amuse de l'évocation que l'on fait devant lui des différentes positions qu'il prend, assis ou debout devant son clavier – « le pianiste est comme l'Homo erectus, il a besoin de se redresser » —, mais ne peut s'empêcher d'évoquer une « prise de pouvoir » de sa part. Personne ne s'en plaindra, tout à la joie de ces deux concerts étonnants, où le fameux Empereur, si aurolé et peut-être trop achevé, a été déstabilisé (si l'on peut se permettre) par les concertos antérieurs, moins lisses mais presque plus intéressants dans cette recherche encore palpable chez Beethoven.

Ce 35e Printemps des arts ne pouvait simplement se construire sans référence à la musique d'aujourd'hui. C'est un peu la griffe de Marc Monnet. Il n'a pas dérogé en offrant de succulentes et si différentes pièces du compositeur d'origine argentine Mauricio Kagel (1931-2008). Du surprenant Rrrrrr..., six pièces pour deux percussionnistes (en l'occurrence Jean-Baptiste Bonnard et Adélaïde Ferrière, impressionnants), à Con Voce, pour trois interprètes muets et instruments ad libitum, en passant Tango Aleman. De la dérision, certes, mais surtout une vraie réflexion musicale sur le statut du musicien, dans l'espace phonique et physique. Un mot encore sur Alexandros Markeas, dont Die Neuen Ruinen von Athen, commande du festival, a été créé en sa présence. Là encore, une marque de fabrique de ce Printemps des arts à nul autre pareil, qui invite des musiciens aussi confirmés que le pianiste Philippe Bianconi ou le violoncelliste Cameron Crozman, mais permet également à des jeunes talents des conservatoires de Nice et de Grasse de se frotter au public.

Jusqu'au 14 avril. www.printempsdesarts.com.

Pierre Barbancey